

—Eh bien, qu'as-tu donc ? lui demanda le plus grand des trois

Et comme il ne recevait pas de réponse, il reprit avec une sourde colère :

—Mais parle donc ! maudit Allemand, ne vois-tu pas qu'on nous remarque déjà ?

—Tiens, répondit Mayer, recouvrant enfin l'usage de la parole, là-bas, près de l'employé qui reçoit les billets des voyageurs et auquel il faut remettre les nôtres, vois-tu ?

—Quoi donc ?

—Des gendarmes.

—C'est vrai, murmura Pascal en pâlisant à son tour, et ils ne peuvent être là que pour nous, car c'est la première fois que je vois...

Mayer l'interrompit.

—Quant à ça, pas le moindre doute, dit-il avec une terreur croissante ; vois plutôt, ils arrêtent tous les voyageurs et examinent leurs papiers.

—Et, à quelques pas derrière eux, reprit Pascal, deux individus qui font semblant de flâner, tout en observant les voyageurs.

—La rousse ! balbutia Mayer.

—Nous sommes flambés, dit Pascal.

—Non, non, reprit l'Allemand, je ne veux pas passer par là. Et il jeta un regard en arrière.

Pascal l'imita et recula de quelques pas.

—En deux minutes, dit Mayer, nous pouvons franchir la voie et aller nous perdre dans le village qui est tout près de là.

—Ah ça ! leur dit Legrand avec une violence contenue, la peur vous a donc rendus fous ? Si ces hommes sont de la rousse, et j'en suis sûr, ils observent tout ce qui se passe ici, vous ne pouvez retourner vers la voie sans qu'ils s'en aperçoivent, et c'est alors que vous êtes flambés.

—Tu diras tout ce que tu voudras, répliqua Mayer avec l'avertissement stupide de la peur, je ne peux pas me décider à passer devant ces gendarmes, j'aime mieux filer.

Legrand allait répondre, quand son regard se tourna machinalement sur la voie ferrée.

Un sourire de triomphe effleura ses lèvres.

—Eh bien, soit, dit-il, je ne vous retiens plus, partez.

Mayer tourna la tête et fit un mouvement pour se diriger vers la voie.

Mais il s'arrêta brusquement.

La stupeur et le désespoir contractaient ses traits livides.

C'est que là aussi deux gendarmes, qui venaient d'arriver, se tenaient en faction de chaque côté de l'entrée.

—Perdus ! murmura Mayer en laissant tomber sa tête sur sa poitrine.

—Au contraire, répliqua Legrand, sauvés, et grâce à ces bons gendarmes qui te forcent à prendre le seul parti qui ait le sens commun. On va nous demander nos papiers ! Eh bien ? est-ce que nous n'en avons pas ? Je les défie bien de trouver des passe-ports mieux en règle que les nôtres.

—S'ils allaient soupçonner la fraude !

—Allons donc ! impossible ! Voyons, dispersons-nous dans la foule, présentons-nous séparément, montrons nos passe-ports avec aplomb, et je réponds de tout.

Une fois bien convaincus qu'il n'y avait pas d'autre parti à prendre, Mayer et Pascal parvinrent à dominer la terreur qui les avait un moment paralysés.

Je veux être le premier à braver le danger, dit Legrand. Suivez-moi de loin, regardez et faites comme moi.

Vu la formalité inusitée à laquelle ils étaient soumis ce jour-là, les voyageurs défilaient très-lentement devant l'employé auquel ils devaient remettre leurs billets.

Il en restait encore une vingtaine, auxquels alla se mêler Legrand.

Après sept ou huit minutes d'attente, son tour était venu de passer.

Il remit son billet à l'employé, puis avec une bonhomie et une insouciance parfaitement jouées, il alla droit aux deux gendarmes, auxquels il présenta son passe-port tout ouvert.

Pascal et Mayer le regardaient de loin, en proie à une inextinguible angoisse, collés l'un contre l'autre et isolés des autres voyageurs, malgré la recommandation que leur avait faite Legrand en les quittant.

—Qu'est-ce qui se passe donc ? demanda Mayer à Pascal, il me semble qu'on le retient longtemps.

—Un des gendarmes lit tout haut son signalement, tandis que l'autre le dévisage et le toise de haut en bas, mais d'un air...

—Et lui ? reprit Mayer, dont les traits s'altéraient à vue d'œil.

—Lui ? Il regarde machinalement en l'air et met une main dans sa poche.

—Dans quelle poche ?

—Celle de droite.

—Malheur ! murmura Mayer.

—Eh bien, quoi ? qu'est-ce qu'il y a ?

—Il y a que je ne donnerais pas deux sous de nos deux peaux réunies.

—Explique-toi.

—La poche droite, c'est la poche de cuir dans laquelle il tient tout ouvert son grand couteau catalan.

—C'est vrai.

—Et tu sais ce qu'il nous a dit cent fois, quand il serait entouré de dix mille hommes, celui qui lui mettra la main sur le collet est un homme mort. Et à présent surtout, après ce qui s'est passé à Caen, il peut se payer le gendarme, il n'en sera ni plus ni moins.

—Ah ! misère ! murmura Pascal atterré, c'est pour le coup que nous ne serions pas à la noce !

—Non, non, car ils comprendraient tout de suite qu'ils tiennent un des assassins de la rue St Laurent, et comme ils doivent savoir déjà qu'ils étaient plusieurs...

—Ils le savent, j'ai vu déboucher trois individus au moment où nous prenions la fuite tous les deux.

—Alors, dit Mayer, s'il tue le gendarme, notre affaire est claire ; on épluche les passe-ports, et comme les nôtres sont écrits tous trois de la main de Legrand...

—Compris : on nous agrafe, et avant trois mois, bonsoir la compagnie !

L'Allemand, lui, n'avait pas la force de dissimuler son épouvante.

Un tremblement convulsif secouait tous ses membres et faisait claquer ses dents l'une contre l'autre.

—Fais donc taire ta mâchoire, animal, elle va nous compromettre, dit Pascal, qui comprenait la nécessité de conserver tout son sang-froid en face du péril qui les menaçait.

—Ecoute, lui dit Mayer, le regard toujours fixé sur Legrand et sur les gendarmes, j'ai un plan.

—Voyons.

—Ça dure trop longtemps, Legrand n'inspire pas de confiance on va l'arrêter.

—Après ?

—Après, il va jouer du couteau.

—Voyons, où irais-tu te cacher ? Réponds.

—Mais, dans la Cité ; je connais là un tapis franc où je serais certain...

—D'être pincé au bout d'une heure. Un tapis franc ! j'en étais sûr ; autant aller directement à la préfecture de police, et pourtant je te défie de trouver autre chose. Les garnis, même guitare ! Tu le sais bien, ou du moins tu devrais le savoir. Quant aux hôtels, aux cafés, aux restaurants fréquentés par les honnêtes gens, non-seulement notre tenue, mais notre tête nous les interdit, car il est bon que tu le saches, chaque profession a sa tête parfaitement reconnaissable ; le notaire, le tailleur, le garçon de café, ont chacun leur tête ; nous avons la nôtre aussi, seulement plus accentuée, plus en relief, et conséquemment plus facile à distinguer des autres. Et maintenant, voyons, dis-moi où tu irais te cacher, une fois dans Paris ?

Pascal garda le silence.

—Eh bien ?